

La route rectiligne déroule son tapis noir sous les roues de la voiture. Un tapis plutôt gras et rugueux, sur lequel je n'ai aucune envie de m'étendre, surtout que le flot de véhicules est impressionnant avec une myriade de camions vrombissants qui engloutissent le macadam sous leurs bennes interminables. Je jette quelques regards de part et d'autre, découvrant avec une certaine horreur l'enfilade de hautes cheminées fumantes, la succession de hangars, le labyrinthe de tuyaux mangés par la rouille, les maisons grises jetées sur les bas-côtés. Ça et là, un panneau pointe sa flèche, indiquant timidement une voie annexe dont la destination se colore de sonorités peu exotiques. Si j'écoutais la petite voix qui hurle au fond de moi, je ferais demi-tour et m'enfuirais loin de ce lieu repoussant. Pourtant, je continue, je suis invariablement la langue noire qui déteint sur mon moral en chute libre. Je m'efforce d'absoudre le premier plan du paysage et de projeter mon regard au-delà, vers la ligne d'horizon ondulante : de grandes collines se dressent, verdoyantes, parsemées de quelques constructions indistinctes. À la cime de la plus haute d'entre elles, se dresse une antenne pointue, telle une baïonnette lancée à la face du ciel.

Déprimée par ce qui s'offre à ma vue, je reporte toute mon attention sur la route, désormais jalonnée d'intersections. Je tripote l'autoradio, à la recherche d'une station que je ne trouve pas. Avec un rictus mauvais, je me dis que ce sont sans doute les fumerolles industrielles qui perturbent les ondes ou détraquent ma voiture accoutumée à la campagne. Insidieusement, une odeur semble pénétrer

dans l'habitable. J'ai beau tenter de me raisonner en supposant que ce parfum n'est que passager et, peut-être, illusoire, rien n'y fait : la fragrance subsiste, tenace et écoeurante. Je coupe la ventilation, vérifie que les fenêtres sont closes et m'enfonce dans le siège en ronchonnant. Je viens de comprendre l'étendue de mon malheur.

J'ai toujours rêvé d'une petite maison de pierres sèches perdue au milieu d'un pré fleuri, à mi-hauteur, entre la vallée et les sommets enneigés. Un jardin de plantes aromatiques qui attirerait les papillons, les abeilles et les guêpes. Un potager qui serait peuplé de légumes anciens et oubliés, aux formes étranges et aux couleurs indicibles. Un nid douillet, rempli de coussins moelleux aux teintes vives et chaudes, de lumières douces et accueillantes, de chats lovés sur les couettes et dans les fauteuils sans fonds. Un atelier, aussi, pour peindre dans le silence et écrire en contemplant la verdure tranquille. J'ai toujours rêvé de la vie d'artiste, tantôt plongée dans des livres au point d'oublier de dormir, tantôt obnubilée par une toile ou un texte inachevés.

Les cheminées crachent leurs panaches sans vergogne. La route poursuit sa litanie monotone et sombre, régurgitant des gaz d'échappement dont la noirceur vient se plaquer contre les façades des maisons et des hangars. Mon rêve semble tellement ridicule ici que je me mets à rire pour ne pas pleurer. Le son de ma propre voix me surprend et je jette un coup d'œil derrière moi, comme si quelqu'un était témoin de cet accès de délire désespéré. Arrêtée à un feu rouge, je ris encore nerveusement, les mains crispées sur le volant en m'efforçant de ne pas regarder le paysage. Je sens des yeux braqués sur moi et, tournant la tête sur la droite, rencontre les yeux surpris d'un homme dans une berline. Il se dit certainement que je suis folle ou que je suis en pleine conversation avec un interlocuteur grâce à la technologie téléphonique. La honte qui commence à me monter au visage s'estompe lorsque je

vois avec soulagement la couleur du feu passer de l'écarlate au vert pomme.

Je consulte l'itinéraire que j'ai préparé avant mon départ et suis scrupuleusement les indications. J'ai peur de me tromper de chemin et de m'égarer parmi les usines. Heureusement, ici, tout semble très organisé : d'un côté, les industries cracheuses, de l'autre, les habitations rangées avec soin. La route paraît jouer le rôle de frontière : lorsque les gens sortent de chez eux, ils n'ont qu'à franchir la langue de bitume pour se retrouver au travail. N'est-ce pas formidable ? L'homme pense décidément à tous les détails qui rendent la vie plus simple. Pas d'embouteillages, pas de temps perdu, pas de stress... Le paradis de l'ère moderne. Alors, pourquoi l'envie de pleurer est-elle si difficile à refouler au fond de ma gorge trop serrée ? Pourquoi ai-je l'impression d'entrer dans un cercueil à ciel ouvert ?

Étouffant ces pensées à mi-chemin entre le cynisme et le désespoir, je m'engage dans la rue qui me conduit à destination. Je guette l'apparition du bâtiment délabré dans lequel je vais vivre. Le voilà, sur ma droite, imposant et vilain dans sa parure de béton gris et de mosaïque bleue décrépie. La télécommande me permet d'enclencher l'ouverture du portail sans descendre de ma voiture – n'est-ce pas formidable ? – et de pénétrer dans l'enceinte de l'immeuble. Cette entrée est réservée aux habitants, dont je fais hélas désormais partie. Je glisse mon véhicule entre une berline et une vieille guimbarde corrodée. Je coupe le moteur et, les mains encore agrippées au volant, je jette un regard triste sur la fenêtre de mon logement, juste là, au troisième étage du magnifique parallélépipède abîmé qui se dresse devant moi, au-delà d'un petit espace vert composé de deux arbres rabougris et d'une pelouse mangée par la mousse. Un vide immense m'envahit. La nuit commence à jeter son voile terne, ce qui achève de m'enfoncer dans la noirceur de mes pensées.

Néanmoins, je trouve la force de m'extraire de mon siège et entreprends de vider le coffre. Mes bagages se réduisent à deux sacs de sport obèses qui me cisailent les épaules. Je traîne les pieds sur le gravier, marchant avec difficulté à cause du poids qui m'attire vers le sol. Je n'ose penser aux escaliers qui m'attendent et concentre mes efforts sur l'équilibre instable qui me permet d'avancer sans laisser choir le moindre bagage. Lorsque j'arrive devant la porte, je peste à voix basse : la porte doit être tirée, ce qui exige la libération d'une main. Je pose un sac au sol, ouvre le battant que je coince avec la jambe, hisse de nouveau l'anse sur mon épaule douloureuse et m'engouffre dans le hall ténébreux. Derrière moi, la porte claque avec violence. J'aurais l'impression d'être entrée dans un tombeau s'il n'y avait la rangée de boîte aux lettres sagement alignées le long du mur terne. L'escalier me fait face et me nargue de toutes ses marches. Je prends une grande inspiration et m'élanche comme si j'étais au départ d'une course. Je souffle à chaque pas, compte chaque enjambée, focalise mon esprit sur les joints du carrelage pour ne pas sentir les élancements de mes épaules. Enfin, je parviens au troisième étage, devant la porte marron de mon palace.

Je pose à terre mon barda, fais claquer le verrou dans le silence de la cage d'escalier et pousse d'un pied les bagages à l'intérieur de l'appartement obscur. Je referme soigneusement la porte. Je ne prends pas immédiatement la peine d'éclairer. Une envie irrésistible de m'asseoir et de pleurer sans retenue me submerge. Pourquoi résister ? Alors je cède et les vannes des sanglots s'ouvrent allègrement. Je m'effondre sur le plus gros sac et, le visage dans les mains, je laisse aller mon dégoût, ma rage et ma tristesse. Mon rêve de petite maison de pierres se dilue peu à peu dans le flot salé des larmes.

Le brouillard stagne avec acharnement, cachant de son voile épais l'enfilade de cheminées fumantes. Cependant, il se déchire parfois et me laisse entrevoir le va-et-vient incessant des camions sur l'autoroute, à quelques centaines de mètres à peine, de l'autre côté de la cour intérieure de l'entreprise. Mon bureau donne sur cet espace goudronné, parsemé ici d'un banc grisâtre, là d'un buisson sans fleurs. Heureusement, une triple corolle d'amaryllis se dresse avec vigueur sur ma table de travail. Les camions paraissent s'engouffrer dans une fleur et ressortir d'une autre. J'imagine les pare-brise saupoudrés de pollen, les visages éberlués des chauffeurs routiers soudain plongés dans le monde des pistils, étamines et pétales orange, rouge et jaune. Mais le tunnel végétal est bref et le décor rassurant de bitume à découper selon les pointillés, de rails métalliques et de papiers gras accrochés aux branches des arbres réapparaît bien vite. Je souris, un goût amer dans la bouche, le parfum douceâtre de l'amaryllis dans les narines. Bientôt, le brouillard s'épaissit de nouveau, masquant l'autoroute. Seule la fleur se découpe vaillamment sur le gris humide de la brume et de la poussière collée à la fenêtre qui n'a pas dû connaître souvent les caresses d'un chiffon. Les traînées laissées par les vieilles gouttes de pluie sont si visibles que je décide tout à coup d'effacer cette honteuse saleté.

Je trouve un morceau de tissu maculé de traînées noirâtres dans un tiroir et me lance dans le nettoyage de la vitre encrassée. La brume est si humide que je n'ai nul besoin d'imbiber mon torchon. Une substance noire glisse sur la

surface translucide, pénètre les fibres du tissu et s'accumule près des montants en aluminium. Je quitte mes chaussures, me hisse sur ma chaise délicatement. Les roulettes du fauteuil de bureau ne me rassurent guère et menacent de faire filer mon perchoir à l'autre bout de la pièce au moindre mouvement brusque. J'atteins ainsi le haut de la vitre. Tout étirée pour figoler mon nettoyage, mon nez effleure la froideur du carreau et, soudain, je sens la chaise se dérober sous mes pieds. Je chute dans un cri en m'agrippant à tout ce que me tombe sous la main. L'amaryllis s'effondre avec un déchirement fatal, mes genoux cognent le bureau avec un son mat. Au même instant, la porte s'ouvre.

L'assistant marketing écarquille les yeux et lâche le dossier qu'il tenait contre son cœur. Il n'a sans doute jamais vu une scène pareille dans l'entreprise : une collègue vautrée par terre, se massant les genoux en grimaçant de douleur, en chaussettes, le nez orné d'un maquillage de crasse noire, une fleur d'amaryllis juchée sur l'épaule, le tout devant une fenêtre béante et un siège renversé.

C'est ainsi que je rencontre Edouard. Édouard est un homme jeune, grand, brun, au regard innocent comme celui d'un Petit Prince égaré sur la Terre. Lorsqu'il parle, sa voix est d'une douceur incroyable. Mais lorsqu'il me découvre avachie sur le sol de mon bureau, je n'entends pas le son de sa voix car il est estomaqué par la vision surréaliste qui s'offre à lui. Son dossier s'écrase et s'ouvre. Les feuilles se mélangent gaiement sur la moquette usée. Sous son regard effaré, je me sens complètement ridicule. Et je réalise qu'il ne s'agit pas seulement d'un sentiment mais d'une triste réalité. Je devrais me relever, ajuster mon chemisier entrouvert, me passer la main dans les cheveux, enfiler mes chaussures et redresser la plante écrabouillée. Au lieu de cela, je reste figée dans ma position absurde et regarde Edouard, le rouge de la

honte brûlant de plus en plus mon visage. Les secondes de ce face-à-face silencieux s'étirent. C'est insupportable.

Alors un rire nerveux s'échappe de ma gorge et rompt le charme burlesque de cette scène. Est-ce bien moi qui ris comme une démente ? Est-ce également moi qui trouve la force de me relever, de refermer la fenêtre et d'entreprendre, entre deux hoquets hystériques, de raconter l'exploit que je viens de réaliser ? Édouard, quant à lui, ne bouge pas d'un pouce. Son dossier éventré gît toujours au sol. Lorsque, enfin, j'ai terminé mon exposé, le silence qui retombe me glace littéralement. Je mets mes chaussures en hâte, tente de redresser l'amarillis définitivement brisée et lance le chiffon noir et humide dans la corbeille à papier. Je récupère la chaise, la replace face au bureau, effleurant au passage le Petit Prince immobile sur le seuil de la pièce. Mon activité le sort de sa stupeur. Il se baisse, rassemble ses papiers avec un calme stoïque et, l'air de rien, s'adresse à moi de sa voix que j'entends pour la première fois : « Bonjour, je venais vous demander la documentation technique de notre gamme de produits détergents pour vitres. »

Le brouillard ne s'est pas levé. Il a stagné toute la journée, ne laissant pas la moindre échappatoire au regard. Mes yeux fatigués réclament un répit, loin de l'écran trop lumineux de l'ordinateur. Je consulte ma montre et, soulagée, rassemble mes documents de travail sur la table et enfle mon manteau et mon écharpe. Je m'enveloppe comme si je m'apprêtais à affronter un froid polaire. J'ai encore mal aux rotules et me dis que je devrais me mettre en quête d'une pharmacie pour soigner mes hématomes. Dans le hall, je croise Édouard qui me sourit timidement. Je ne perçois aucune ironie dans son expression, ce qui me rassure profondément. J'espère seulement que mes acrobaties n'ont pas été relatées dans l'entreprise car je ne tiens pas à ce qu'une étiquette me soit collée sur le front dès le

premier jour de mon arrivée. Une réputation est si vite forgée et si lentement détruite ! Il suffit d'une petite rumeur de rien du tout, par exemple un bruit affirmant que vous avez été surprise en pleine discussion avec un collaborateur, le nez plongé dans un dossier indigeste, dans une position de promiscuité douteuse, pour que l'anecdote anodine se répande comme une traînée de café lyophilisé et se transforme en histoire licencieuse. Innocente, vous poursuivez votre routine quotidienne, sans vous douter le moins du monde que des ragots impensables circulent. Jusqu'au jour où une bribe de conversation chuchotée dans un couloir vous parvient. Alors, soudain, tout s'éclaire : les insinuations lourdes et les coups d'œil dont vous ne saisissiez pas le sens deviennent limpides. Mais il est trop tard. Vous aurez beau vous débattre, démentir, adopter une conduite irréprochable, l'étiquette vous colle à la peau, comme le sparadrap dont on veut se défaire et qui revient sans cesse se scotcher au bout des doigts.

Heureusement, Edouard ne semble pas être de ceux qui prennent plaisir à colporter les potins. Je réponds donc à son sourire et l'accompagne jusqu'au parking de l'entreprise. La brume nous entoure de son épaisseur presque palpable.

— Vous rentrez à pied ?

— Oui, je n'habite pas très loin. Et puis je voulais chercher une pharmacie... pour mes genoux.

Édouard rit à ma suite, visiblement soulagé que je ne sois pas plus honteuse d'évoquer la burlesque scène matinale. J'accepte sa proposition de me conduire à l'officine la plus proche car marcher est une entreprise douloureuse pour mes rotules mâchées dans ma chute.

À la sortie du parking, Edouard évite de justesse un pigeon imprudent qui picore sur la route un répugnant quignon de pain plus proche de la décomposition que de la sécheresse.